

Le 17 octobre 1772 – Philibert Commerson au ministre
et
Une variante datée du 26 octobre 1772

Lettre extraite de *Martyrologie et biographie de Commerson*, par le docteur F. B. de Montessus, 1889, en page 169. Reproduite également dans *Philibert Commerson, naturaliste, voyageur* de Paul Cap, p.169.

Cette lettre a été expédiée en France par le vaisseau *l'Indien* qui ramenait l'intendant Poivre et sa famille.

Commerson expédia cette même lettre un peu retouchée et datée du 26 octobre 1772, sans doute par le vaisseau *l'Isle de France* qui appareilla le 29 octobre 1772 avec à son bord le chevalier Desroches. Dans une autre lettre¹, Commerson précisait qu'il vaudrait mieux remettre au ministre la version du 26 octobre : « Le duplicata s'en retrouve ci-inclus avec quelques petites additions qui doivent le faire préférer s'ils vous arrivaient tous deux ensemble. » Nous transcrivons cette dernière à la suite.

*

Le ministre qui lui avait confié sa mission aux Mascareignes, le duc de Praslin, a été remplacé par M. de Boynes, aussi Commerson rappelle-t-il à ce dernier son action à l'Isle de France, Madagascar et Bourbon. Regret de ne pouvoir rentrer avec Poivre vu sa santé. Soucieux de ses collections. Maillart peu intéressé à ses travaux, ...

Au moment où Commerson écrit cette lettre, le vaisseau *l'Indien* sur lequel il avait prévu d'embarquer est sur le point d'appareiller. Dans trois jours, Poivre et sa famille, auront quitté l'île.

Lettre de Commerson au ministre, Mgr de Boynes

Monseigneur,

Me trouvant à Paris en 1766, de retour de plusieurs voyages faits en vue de l'histoire naturelle, soit dans les provinces méridionales de la France, soit dans les pays étrangers, j'eus l'honneur d'être désigné par l'Académie et choisi par le ministre pour accompagner M. de Bougainville dans son expédition autour du monde et de faire sur ce vaste théâtre toutes les observations que le temps et les lieux me permettraient. Le bonheur que j'ai eu d'être parmi tous les naturalistes, le premier chargé d'une semblable mission, de parcourir, en l'exécutant, un hémisphère intact jusqu'alors, d'échapper aux dangers multipliés, de pénétrer dans l'intérieur de toutes les terres où nous avons touché, toutes ces circonstances, dis-je, m'avoient déjà enrichi de la plus belle moisson qu'on eût encore faite de ce genre, et je me hâtois d'aller présenter à l'Académie et au public le fruit de mes recherches et de mes découvertes, lorsqu'étant arrivé à l'isle de France, j'y trouvai M. Poivre, intendant qui, d'après les vues qu'il avoit fait approuver au Ministère d'y faire défricher l'histoire de ce pays aussy très peu connu, me sollicita si instamment d'entrer dans cette nouvelle carrière que je ne pus y résister, surtout par la perspective flatteuse que ce nouveau travail alloit être d'une utilité plus particulièrement relative à mes compatriotes que tous ceux que j'avois encore exécutés jusqu'alors.² C'est à M. Poivre, qui a présentement l'honneur de vous approcher, qu'il convient plutôt qu'à moi de vous prévenir de l'ouvrage qui est résulté de près de deux ans et demi de courses et de veilles prodiguées au point d'employer habituellement dix-huit heures de vingt-quatre heures à rédiger et à mettre en ordre pendant la nuit le produit des recherches faites pendant le jour. Cette isle se trouvant comme un point de réunion de la plupart des productions de l'Inde, des Molucques et même de l'Afrique, offroit en outre à mes regards les siennes

¹ Base docu=> 27 octobre 1772– Lettre inédite de Philibert Commerson à Louis-Guillaume Le Monnier.

² Commerson est plus précis dans une lettre à Lemonnier du 1^e mai 1772 (Paul Cap, p.163) : « Arrivé à l'isle de France, Monsieur Poivre y réalisa la menace honneste qu'il m'avoit faite à Paris de m'arrêter à mon passage pour m'engager à défricher l'histoire naturelle du pays ; il se trouva de plus armé d'une invitation du ministre tendante à la même fin. »

propres, et cette abondance, bien loin de faire obstacle à mon zèle, ne fit que l'électriser davantage. Mais je vis renouveler en même temps les atteintes d'un rhumatisme goutteux que j'avois éprouvé pour la première fois au sortir du détroit de Magellan. Néanmoins, sur la fin de 1770, l'établissement du fort Dauphin à Madagascar devant être retiré par des ordres supérieurs, M. l'intendant ne voulut pas perdre cette occasion, qui étoit la dernière, d'y envoyer un observateur. Il me demanda donc si je me sentois les forces d'y aller. L'envie de bien faire me les donna, et j'entrepris encore cette mission de surcroît ; quoique courte elle fut couronnée de plusieurs découvertes intéressantes dont je rendis compte alors. Je revenois sur la flutte du Roi, *l'Ambulante*, lorsqu'un coup de vent nous força de relâcher à Bourbon. Ce fut un vrai bonheur pour moi car je ne pouvais plus tenir la mer, soit par le ressentiment de mes infirmités, soit pour m'être blessé très grièvement peu de temps avant de m'embarquer. Messieurs les administrateurs de cette isle m'y ayant accueilli on ne peut plus gracieusement, m'invitèrent bientôt à leur tour, ainsi que M. le chevalier Desroches, gouverneur général, qui se trouvait pour lors sur les lieux, d'y demeurer quelques mois pendant lesquels je pus rétablir ma santé et l'employer ensuite à faire un aperçu du règne végétal de cette isle qui, me dit-on, comme sœur aînée méritoit aussi bien cet honneur que l'isle de France. Ils écrivirent même une lettre au ministre, en date du 18 février 1771, pour lui motiver et lui faire agréer les raisons qu'ils avoient eues de me retenir, et M. Poivre m'écrivit de l'isle de France pour m'autoriser de son chef à continuer à Bourbon le travail qu'on y sollicitait. Je ne sçais jamais résister à de pareilles tentations, je me félicitais même de pouvoir faire une parallèle de ces deux isles, de pouvoir comprendre dans un ouvrage général ce qu'elles avoient de commun ensemble et faire un tableau séparé de ce que chacune d'elles pouvoit renfermer de particulier. Me trouvant bientôt guéri, j'en parcourus dans une tournée générale tous les quartiers. J'en visitais toutes les principales montagnes, celles du volcan même dont j'ai fait l'histoire à part, après avoir employé dix-neuf jours à l'aller escalader jusqu'au sommet aux plus grands risques de la vie. Mais j'eus la satisfaction d'annoncer d'avance et de faire connaître aux habitans de Bourbon qu'entr'autres richesses végétales que possédait leur territoire, ils fouloient aux pieds le *galanga*, l'*acorus*, la *squine*, la *gomme ele-mi*, le *pareira brava*, etc., toutes drogues officinales qu'on leur renvoie d'Europe, toujours pour le moins surannées, après les avoir exportées originairement de l'Inde, de la Chine et du Brésil.

C'est au milieu de ces opérations toujours surrogatoires que j'appris que M. de Praslin, dans la supposition que l'objet de mon séjour à l'isle de France étoit enfin rempli, me rappeloit en Europe et dispoit des mille écus qui faisoient tous mes appointemens. Encore M. Poivre, en me retenant à l'isle de France, avoit-il cru devoir par principe d'équité m'accorder un supplément de cent pistoles à mon traitement primitif qui n'étoit que de 2000 livres, eu égard à la table que j'avois à bord. Il reçut dans le temps une lettre du ministre confirmative à ce sujet³. J'allois donc me conformer à l'ordre de mon rappel, lorsque M. Poivre, bien informé que mes ouvrages n'étoient qu'à demi faits eu égard à la multiplicité des objets qu'on m'avoit fait emballer [embrasser⁴], me retint encore et se chargea de faire approuver au ministre les raisons qui lui faisoient prolonger mon séjour dans ces colonies. Je quittais l'isle de Bourbon après y avoir demeuré une année qui suffit à peine à en épuiser ce qu'elle avoit de végétaux à elle propres, et je repassai à l'isle de France où, succombant à l'excès de mes travaux, je fis une maladie qui me tint alité près de trois mois. Je ne crus pas plustôt avoir atteint ma convalescence que je me disposai à me préparer à repasser en France avec M. Poivre, qui se trouvoit aussi rappelé. Au milieu de ces préparatifs, une dysenterie vint m'enlever le peu de forces qui me restoient et m'a réduit à cette classe de l'humanité qui a un pied chez les vivans l'autre chez les morts. Je me suis donc trouvé réduit au malheur de ne pouvoir profiter de l'occasion favorable de m'embarquer, moi et toutes mes collections, sur *l'Indien*, vaisseau du Roi, où j'étois assuré de jouir de toutes les commodités que l'on peut avoir à la mer, et d'où j'aurois eu bientôt après l'honneur de vous faire présenter par M. Poivre tous les ouvrages entrepris et exécutés sous ses auspices. Ce contretiens m'a été d'autant plus sensible que M. de Maillart, nouvel intendant, quoique plein des meilleures intentions, mais occupé encore d'objets de

³ Le 7 avril 1770, le ministre écrivait à Desroches et Poivre : « Le Sr Commerson qui est employé en qualité de médecin botaniste à l'Isle de France ayant actuellement rempli sa mission, l'intention du Roi est qu'il repasse en France. M. Poivre ordonnera son embarquement et lui fera faire son décompte jusqu'au jour de son départ. (A.N. Col B 201 f°405). Cette lettre est citée dans *Bougainville et ses compagnons autour du monde*. Impr. Nationale, 1977 en page 88. L'auteur écrit : « Le botaniste avait prolongé, indûment semble-t-il, son séjour aux Mascareignes » et il ajoute : « Nous ignorons pour quelles raisons cet ordre ne fut pas exécuté. ». Réponse donc. Sur le motif de son rappel, Commerson s'en explique dans une lettre à Le Monnier du 1^e mai 1772, et sur sa suspension dans sa lettre du 27 octobre 1772.

⁴ On trouve *embrasser* dans la copie du 26 oct. Ici *emballer* doit être une erreur de transcription.

réforme et d'économie, semble s'être prêté avec peine à me continuer mon traitement. J'ai pourtant offert, pour n'en pas jouir gratuitement, de veiller à la conservation de l'assemblage précieux des épices et d'autres richesses végétales que M. Poivre a accumulées dans un jardin qu'il a vendu au Roy, jardin dont moi seul ai les connoissances de détails ; j'ai offert d'aller dans la belle saison au nord de Madagascar faire une tournée qui me donne aussy un tableau des ressemblances et différences respectives des êtres végétaux et animaux des deux extrémités de cette grande isle ; ce qui me rammeneroit vers la fin de l'année prochaine précisément au tems le plus favorable du retour des vaisseaux pour l'Europe. Il seroit bien malheureux pour moi qu'après avoir arrosé, j'ose le dire, toute la terre de mes sueurs, je me trouvasse enfin dénué ici de toutes ressources et de toutes faveurs, peut-être même de celle d'embarquer avec moi mes collections, fruit précieux de six années de voyages et de peines inconcevables. C'est pourtant là une espèce de bien public.

C'est par ordre du Roy que les collections ont été faites, avec un zèle, une patience et des dépenses indicibles. Indépendamment de ce qu'elles sont les pièces justificatives de mes observations, elles doivent être le lot de plusieurs académies ; ainsy, Monseigneur, c'est même par dessus tout ce qui m'est personnel, que j'implore votre protection pour la conservation et le transport de cet objet. Une triste expérience ne m'a que trop appris que tout ce que j'ai voulu faire passer dehors de dessous mes yeux était péri ; je sollicite vos ordres exprès pour que tout soit embarqué avec moi et à l'abri de votre nom ; pour ma personne et pour mon traitement j'attendrai avec une confiance et une résignation plénière tout ce que votre bonté ou votre justice voudront bien en ordonner.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Commerson,

D. M. nat., du Roi.

Du Port Louis, Isle de France, le 17 octobre 1772.

*

DEUXIEME VERSION

Le 26 octobre 1772 – Philibert Commerson au ministre

Un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Nantes. Ms 2423

Nous ne signalons pas les nombreuses minuscules modifications par rapport à la version du 17 octobre, elles visent essentiellement à améliorer le style. Les modifications plus importantes sont soulignées, elles ne changent en rien le sens de la première version.

=====

M. Commerson

26 octobre 1772

Monseigneur,

Me trouvant à Paris en 1766, de retour de plusieurs voyages faits en vue d'histoire naturelle, soit dans les provinces méridionales de la France, soit dans les pays étrangers, j'eus l'honneur d'être désigné par l'Académie et choisi par le ministre pour accompagner M. de Bougainville dans son expédition autour du monde, et de faire sur ce vaste théâtre toutes les observations que le temps et les lieux me permettraient. Le bonheur que j'ai eu d'être parmi tous les naturalistes, le premier chargé d'une semblable mission, de parcourir en l'exécutant, un hémisphère intact jusqu'alors, d'échapper aux dangers multipliés, de pénétrer dans l'intérieur de toutes les terres où nous avons touché, toutes ces circons-

tances, dis-je, m'avaient déjà enrichi de la plus belle moisson qu'on eût fait de ce genre, et je me hâtai d'aller présenter à l'Académie et au public le fruit de mes recherches et de mes découvertes, lorsqu'étant arrivé à l'Isle de France, j'y trouvai M. Poivre, intendant qui, d'après les vues qu'il avait fait approuver au Ministère d'y faire défricher l'histoire naturelle de ce pays aussi très peu connu, me sollicita vivement d'entrer dans cette nouvelle carrière ; je ne pus résister à ses instances, surtout d'après la perspective flatteuse que ce nouveau travail allait être d'une utilité plus particulièrement relative à mes compatriotes que tous ceux que j'avais encore exécutés jusqu'alors.⁵ C'est à M. Poivre, qui a présentement l'honneur de vous approcher, qu'il convient plutôt qu'à moi de vous prévenir de l'ouvrage qui est résulté de près de trois ans et demi de courses et de veilles prodiguées au point d'employer habituellement dix-huit heures de vingt-quatre pour rédiger et mettre en ordre pendant une part de la nuit, le produit des recherches faites pendant le jour. Cette île ici se trouvant comme un point de réunion pour la plupart des productions de l'Inde, des Moluques et de l'Afrique, offrait en outre à mes regards les siennes propres ; et cette abondance, bien loin de faire obstacle à mon zèle, ne fit que l'électriser davantage. Mais je vis renouveler en même temps les atteintes d'un rhumatisme goutteux que j'avais éprouvé pour la première fois au sortir du détroit de Magellan. Néanmoins, sur la fin de 1770, l'établissement du Fort Dauphin à Madagascar devant être retiré par des ordres supérieurs, M. l'Intendant ne voulut pas perdre cette occasion, qui était la dernière, d'y envoyer un observateur. Il me demanda donc si je me sentais les forces d'y aller. L'envie de bien faire me les donna, et j'entrepris encore cette mission de surcroît. Quoique courte elle fut couronnée de plusieurs découvertes intéressantes dont je rendis compte alors.

Je revenais sur la flûte du Roi, *l'Ambulante*, lorsqu'un coup de vent nous força de relâcher à Bourbon. Ce fut un bonheur pour moi car je ne pouvais plus tenir la mer, soit par le ressentiment de mes infirmités, soit pour m'être blessé grièvement peu de temps avant de m'embarquer. Messieurs les administrateurs de cette île m'y ayant accueilli on ne peut pas plus gracieusement, ils m'invitèrent à leur tour, ainsi que M. le chevalier Desroches, gouverneur général, qui se trouvait pour lors sur le lieu, d'y demeurer quelques mois, pendant lesquels je pusse et rétablir ma santé, et l'employer ensuite à faire un aperçu du règne végétal de cette île qui, me dit-on, comme sœur aînée, méritait aussi bien cet honneur que l'Isle de France. Ils écrivirent même une lettre au ministre, en date du 18 février 1771, pour lui motiver, et lui faire agréer les raisons qu'ils avaient eues de me retenir ; et M. Poivre m'écrivit de l'Isle de France pour m'autoriser de son chef à continuer à Bourbon le travail qu'on y sollicitait.

Je ne sus jamais résister à de pareilles tentations ; je me félicitai même de pouvoir faire une parallèle de ces deux îles, de pouvoir comprendre dans mon ouvrage général ce qu'elles avaient de commun ensemble ; et faire un tableau séparé de ce que chacune d'elles pouvait renfermer de particulier. Me trouvant bientôt guéri, j'en parcourus dans une tournée générale tous les quartiers, j'en visitais toutes les principales montagnes, celle du volcan même, dont j'ai fait l'histoire à part, après avoir employé dix-neuf jours à l'aller escalader jusqu'au sommet aux plus grands risques d'être englouti ou brûlé ; mais j'eus la satisfaction d'annoncer d'avance et de faire connaître aux habitants de Bourbon qu'entre autres richesses végétales que possédait leur territoire, ils foulaient aux pieds le *galanga*, *l'orseille*, *l'acorus*, la *squine*, la *gomme elemi*, le *pareira brava*, toutes drogues officinales qu'on leur renvoie d'Europe, toujours pour le moins surannées, après les avoir exportées originellement de l'Inde, de la Chine et du Brésil.

C'est au milieu de ces opérations toujours surérogatoires que j'appris que M. de Praslin, (dans la supposition que l'objet de mon séjour à l'Isle de France devait être rempli), me rappelait en Europe et disposait alors des mille écus qui faisaient tous mes appointements. Encore M. Poivre, en me retenant à l'Isle de France, avait-il cru devoir, par principe d'équité, m'accorder un supplément de cent pistoles à mon traitement primitif qui n'était que de deux mille livres, eu égard à la table dont j'avais joui à bord pendant tout le temps de mon premier voyage. Le ministre confirma cet arrangement.

J'allais donc me conformer à l'ordre de mon rappel, lorsque M. l'Intendant, bien informé que mes ouvrages n'étaient qu'à demi faits, eu égard à la multiplicité des objets qu'on m'avait fait embrasser, me retint encore, et se chargea de faire approuver à M. de Praslin les raisons qui lui faisaient pro-

⁵ Commerson est plus précis dans une lettre à Lemonnier du 1^e mai 1772 (Paul Cap, p.163) : « Arrivé à l'île de France, Monsieur Poivre y réalisa la menace honnête qu'il m'avait faite à Paris de m'arrêter à mon passage pour m'engager à défricher l'histoire naturelle du pays ; il se trouva de plus armé d'une invitation du ministre tendant à la même fin. »

longer mon séjour dans les colonies⁶. Le changement qui survint sur ces entrefaites dans le ministère a sans doute fait perdre cette affaire de vue.

Je ne quittai l'île de Bourbon qu'après y avoir demeuré une année qui suffit à peine à en épuiser ce qu'elle avait de végétaux à elle propres, et je repassai à l'Isle de France où, succombant à l'excès de mes travaux, je fis une maladie qui me tint alité près de trois mois. Je ne crus pas plutôt avoir atteint ma convalescence que je commençai à me préparer à retourner en France avec M. Poivre, qui se trouvait succédé. Au milieu de ces préparatifs, une dysenterie indomptable est venue m'enlever le peu de forces qui me restaient et m'a réduit enfin à cette classe douteuse de l'humanité qui a un pied chez les vivants et l'autre chez les morts. N'étant guère plus qu'un squelette chancelant, je me suis donc trouvé réduit au malheur de ne pouvoir profiter de l'occasion favorable de m'embarquer, moi et toutes mes collections, sur *l'Indien*, vaisseau du Roi, où, par la connaissance de M. le Baron d'Arros qui le commande, j'étais bien assuré de toutes les commodités que l'on peut avoir à la mer, et d'où j'aurais bientôt obtenu l'honneur de vous faire présenter par M. Poivre, tous les ouvrages entrepris et exécutés sous ses ordres. Ce contretemps m'a été d'autant plus sensible qu'il m'a paru que M. de Maillart, nouvel intendant, quoique plein des meilleures intentions, mais plus occupé encore d'objets de réforme et d'économie, semble s'être prêté avec peine à me continuer mon traitement. J'ai pourtant offert, pour n'en pas jouir gratuitement, de veiller à la conservation de l'assemblage précieux des épiceries et de toutes les autres richesses végétales que M. Poivre a accumulées dans un jardin qu'il a remis au Roi, jardin dont j'ose dire que j'ai moi seul les connaissances de détail. J'ai offert d'aller dans la belle saison au nord de Madagascar faire une tournée qui me donne aussi un tableau des ressemblances et différences respectives des deux extrémités de cette grande île, sans oublier d'y chercher les sautaux, les bois d'aigle, les sassafras, dans la latitude où les bois précieux ont coutume de croître. Il est vraisemblable que je les y trouverais ; et la seule découverte d'un des premiers suffirait pour enrichir cette colonie, cette opération me conduirait vers la fin de l'année prochaine au temps le plus favorable du retour des vaisseaux pour l'Europe.

Je finis par vous représenter, Monseigneur, combien il serait malheureux pour moi qu'après avoir arrosé toute la terre de mes sueurs, je me trouvasse enfin ici dénué de toutes ressources et de toutes faveurs, peut-être même de celle d'embarquer avec moi mes collections, fruit précieux de six années de voyages et de peines indicibles. C'est pourtant là une espèce de bien public : c'est par ordre du Roi que ces collections ont été faites avec un zèle, une patience et des dépenses incroyables. Indépendamment de ce qu'elles sont les pièces justificatives de mes observations, elles doivent être aussi le lot de plusieurs académies. Ainsi, Monseigneur, c'est même par dessus tout ce qui m'est personnel, que j'implore votre protection pour la conservation et le transport de cet objet. Une triste expérience ne m'a que trop appris que tout ce que j'ai voulu faire passer dehors de dessous mes yeux était péri ; je sollicite vos ordres exprès pour que tout soit embarqué avec moi et sous la sauvegarde de votre nom.

Pour ma personne, mon traitement et ma destination à venir, j'attendrai avec une confiance et une résignation plénière tout ce que votre bonté ou votre justice voudront bien en ordonner.

Je suis avec le plus profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

Commerson,

D. M. naturaliste du Roi.

Au Port Louis, Isle de France, le 26 octobre 1772.

* * *

⁶ Le 7 avril 1770, le ministre écrivait à Desroches et Poivre : « Le Sr. Commerson qui est employé en qualité de médecin botaniste à l'Isle de France ayant actuellement rempli sa mission, l'intention du roi est qu'il repasse en France. M. Poivre ordonnera son embarquement et lui fera faire son décompte jusqu'au jour de son départ. (A.N. Col B 201 f°405). Cette lettre est citée dans *Bougainville et ses compagnons autour du monde*. Impr. Nationale, 1977 en page 88. L'auteur écrit : « Le botaniste avait prolongé, indûment semble-t-il, son séjour aux Mascareignes » et il ajoute : « Nous ignorons pour quelles raisons cet ordre ne fut pas exécuté. ». Réponse donc. Sur le motif de son rappel, Commerson s'en explique dans une lettre à Le Monnier du 1^{er} mai 1772.